

Vivane Thill

The Storm is coming

La fin du monde au cinéma

Le « film de fin du monde » est un genre à part, avec ses sous-genres, ses classiques et ses stéréotypes. Petit aperçu historique à travers un corpus de films certes aléatoire mais représentatif.

Sous l'influence des romantiques, leur amour des ruines et de l'éphémère, la littérature développe tout au long du XIX^e siècle un intérêt accru pour l'idée de disparition de la civilisation humaine. *Le dernier homme* (Jean-Baptiste Cousin de Grainville, 1805), *Darkness* (Lord Byron, 1816), *The Last Man* (Thomas Campbell, 1823), *The Last Man* (Mary Shelley, 1826), *The Conversation of Eiros and Charmion* (Edgar Allan Poe, 1839), *After London* (Richard Jefferie, 1885), *La fin du monde* (Camille Flammarion, 1894) et *The War of the Worlds* (H.G. Wells, 1898) en témoignent.

Les débuts : avant la Seconde Guerre mondiale

Avant la Seconde Guerre mondiale, le sujet ne surgit toutefois que très sporadiquement au cinéma – et d'abord en 1916 dans un film danois d'August Blom intitulé *La fin du monde* (*Verdens undergang*). Inspiré à la fois par le passage de la comète de Halley quelques années auparavant, les champs de ruines de la Première Guerre mondiale et la lutte des classes, le film met en scène une comète qui décimera opportunément les capitalistes et les prolétaires pour ne sauver qu'un jeune couple formé par une fille de contremaître et un marin (la classe moyenne, en quelque sorte!) qui s'en va repeupler la terre au son des cloches. Mais si le pasteur est présent tout au long du film, le désastre n'est pas présenté comme « la colère de Dieu ». De façon générale, l'apocalypse biblique fournira au

genre des éléments visuels et des poncifs, parfois une consolation, mais rarement une explication.

Dès ce premier film, les personnages principaux du genre sont en place : le religieux, le scientifique, les médias, le pouvoir politique et l'élite financière. Il manque le

L'apocalypse biblique fournira au genre des éléments visuels et des poncifs, parfois une consolation, mais rarement une explication.

militaire qui sera l'apanage de Hollywood. Les situations sont également déjà établies : à la présentation des personnages succède la découverte de la catastrophe par les scientifiques, l'hésitation des élites à la révéler, l'annonce par les médias, la réaction d'abord incrédule puis paniquée de la population, les regards qui se tournent vers le ciel ou l'horizon, les derniers moments passés à s'adonner à des orgies ou à prier, la catastrophe et le calme après celle-ci quand les éventuels survivants se relèvent pour reconstruire le monde¹.

La menace d'un nouveau conflit mondial est à l'origine de *La fin du monde*, réalisé par Abel Gance en 1931. Deux ans avant l'arrivée au pouvoir des nazis, il imagine que seule la possible destruction de la Terre par une comète pourra amener les hommes d'État à mettre de côté leurs différents pour s'unir in extremis dans une sorte de

nouvelle Société des Nations. On est alors aussi en pleine dépression et les capitalistes tentent là encore de tirer profit de la situation en provoquant une panique à la Bourse. Mais alors que *Verdens Undergang* se cantonnait au Danemark, Gance inaugure un nouveau topos en consacrant une séquence aux réactions des populations sur d'autres continents. Le cinéaste introduit aussi (et interprète lui-même) le personnage du prophète qui « voit » la fin arriver et que personne n'écoute, dans un film très marqué par l'iconographie catholique.

En 1933, New York est détruit au cinéma par un tremblement de terre et le tsunami qu'il engendre dans *Deluge*. Le film de Felix E. Feist, sort six mois après *King Kong* et les New Yorkais voient ainsi deux fois de suite leurs gratte-ciel s'effondrer. Dans *Deluge* ils sont renversés dans une longue scène d'anthologie², seule la statue de la Liberté, bien que submergée par les flots, résiste au cataclysme. *Deluge* raconte toutefois essentiellement le destin des quelques survivants à la catastrophe et peut ainsi être considéré comme le premier représentant cinématographique du genre post-apocalyptique.

La grande peur du nucléaire

L'explosion des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki en 1945 va durablement ébranler l'humanité qui comprend qu'elle dispose, pour la première fois, du moyen de s'autodétruire. En 1949, l'Union soviétique teste sa première

bombe A. Ce qu'on appellera par la suite l'équilibre de la terreur terrorise surtout les populations et la peur d'une troisième guerre, mondiale et nucléaire, va dominer toute la guerre froide.

Les premiers films sur le sujet sont de série B et privilégient les fantaisies post-apocalyptiques. *Five* (Arch Oboler, 1951) raconte l'histoire de cinq survivants et, comme *Verdens undergang* se termine sur la reconstitution d'un couple. *Captive Women* (Stuart Gilmore, 1952) inaugure le sous-genre d'un monde peuplé de sauvages et de mutants après une guerre nucléaire située en l'an 3000. La situation n'est guère meilleure dans *The Day the World Ended* de Roger Corman (1956). Les femmes – dans leur rôle d'objets sexuels et de procréatrices – constituent dans ces films des enjeux majeurs et les affiches des deux derniers ne se privent pas de les montrer en tenue légère.

Mais en 1959, la décennie se clôt par deux films « à message ». *On the Beach* de Stanley Kramer, cinéaste engagé, met en scène (d'après un roman de Nevil Shute paru en 1957) l'extinction de l'humanité après une guerre nucléaire. Deux militaires (Gregory Peck et Anthony Perkins) qui se trouvaient en Australie, provisoirement épargnés par le nuage radioactif, découvrent une Amérique vidée de toute présence humaine et retournent à Melbourne où est attendu le nuage radioactif qui les décimera. Le film peint une humanité qui se sait condamnée par sa propre faute et à qui il ne reste que le temps de le regretter. C'est l'un des tout premiers films dans lequel aucun espoir de survie n'est laissé aux êtres humains.

Dans *The World, the Flesh and the Devil* de Ranald McDougall, une femme blanche et deux hommes, dont un noir (Harry Belafonte), survivent au contraire à une guerre nucléaire et se retrouvent dans un New York vidé de ses habitants. Réflexion sur la guerre nucléaire mais également allégorie sur le racisme et la violence, le film se termine... par les trois personnages marchant main dans la main vers un avenir meilleur alors qu'au lieu de « The End » apparaissent les mots « The Beginning ».

Le Français Chris Marker, cinéaste lui aussi engagé et grand documentariste, réalise en

1962 le « photo-roman » *La jetée* qui introduit dans le récit post-apocalyptique le thème du voyage dans le temps. Un survivant de la troisième guerre mondiale y est renvoyé d'un avenir cauchemardesque dans le passé pour ramener des vivres et des médicaments. Film expérimental, poétique, mélancolique et envoûtant, sur la mémoire, le temps et la mort, *La jetée* reste une œuvre emblématique du cinéma post-apocalyptique. Il fut produit en 1962, un an après la construction du mur à Berlin et quelques mois avant la crise des missiles de Cuba.

La tension entre les États-Unis et l'Union soviétique est alors à son maximum et le cinéma ne semble guère se faire d'illusions sur l'avenir de l'humanité. Dans *Dr. Strangelove* Kubrick (1962) évoque, sur le mode de la satire, le déclenchement

**Dans les années 80, les causes
écologiques disparaissent
complètement des écrans et le spectre
de la guerre nucléaire réapparaît.**

d'une guerre nucléaire que tout le monde tente d'arrêter et qui aura lieu malgré tout. *The War Game* remporte en 1966 un Oscar dans la catégorie « documentaire » (!) alors que ce film du Britannique Peter Watkins imagine, de façon on ne peut plus réaliste il est vrai, les conséquences d'une guerre nucléaire en Grande-Bretagne³. En 1968, *Planet of the Apes* de Franklin J. Schaffner (adapté d'un roman de Pierre Boulle de 1963) décrit une planète où les singes ont relégué les êtres humains au rang d'animaux. Ce n'est qu'à la toute fin qu'un plan de la statue de la Liberté révèle que nous sommes sur la Terre détruite par une guerre atomique. Cette image deviendra une icône de la destruction de la planète par la faute des hommes.

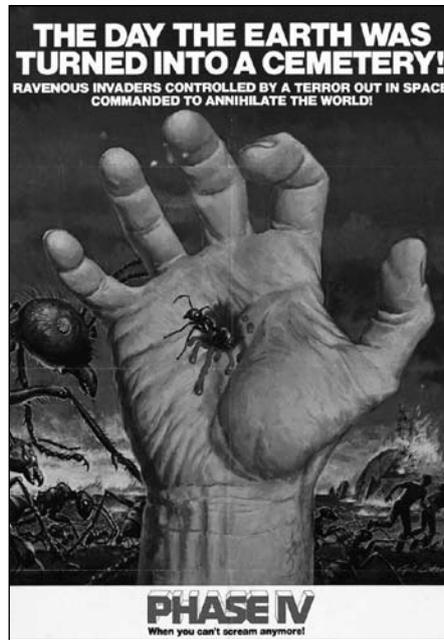
Au total, nous avons compté 14 fins du monde dans les années 60⁴ (contre 7 dans la décennie précédente) dont la moitié sont dues à un conflit nucléaire. Mais l'être humain n'est pas seulement capable de s'autodétruire, les germes de ce désir (inconscient) d'autodestruction sont littéralement implantés en lui-même. En 1964, Vincent Price apparaît dans *The*

Last Man on Earth (Ubaldo Ragona, Sidney Salkow), première adaptation du roman *I Am Legend* de Richard Matheson (paru en 1954) dans lequel une épidémie transforme les humains en vampires. En 1968, George A. Romero s'inspire du même roman pour imaginer dans *The Night of the Living Dead* des zombies qui attaquent les humains. Alors qu'une partie de la critique se déclare révoltée par la violence et le nihilisme du film, d'autres voient dans le meurtre de son héros noir une référence aux assassinats de Malcolm X (1965) et Martin Luther King (1968). Le film connaîtra de multiples suites et avatars et la « zombie apocalypse » deviendra un sous-genre à part.

Le nombre de films (12) reste à peu près constant dans les années 70, mais les causes de la fin du monde changent. La guerre nucléaire n'est le déclencheur que dans 2 films sur 12. Des préoccupations nettement plus écologiques surgissent, comme la surpopulation, la pollution et le réchauffement climatique qui forcent l'humanité du futur, si elle ne veut pas disparaître, à des recours extrêmes pour survivre (*Logan's Run*, *Soylent Green*). Le premier choc pétrolier de 1973 inspire Robert Altman, qui imagine un monde sans pétrole retourné à l'âge de glace (*Quintet*, 1979), et l'Australien George Miller, qui le voit dominé par une violence barbare (*Mad Max*, 1979).

En 1977 paraît toutefois aussi l'un des rares films apocalyptiques au sens premier du terme. *The Last Wave* de l'Australien Peter Weir confronte un avocat blanc et rationaliste à une prophétie ancestrale des Aborigènes en union avec la Nature. L'angoisse sourde face à une nature qui pourrait un jour se retourner contre nous est aussi le thème de *Phase IV* de Saul Bass (1974) dans lequel, suite à un événement cosmique non élucidé, les fourmis s'attaquent aux humains.

Dans les années 80, on a compté 12 films dont une majorité de 8 voient l'humanité à nouveau menacée ou largement anéantie par une guerre nucléaire. Les causes écologiques disparaissent complètement des écrans. En 1981, Reagan devient président des États-Unis et dénonce l'Union soviétique comme « l'Empire du Mal ». Deux ans plus tard est diffusé sur la chaîne



américaine ABC le téléfilm *The Day After* (Nicholas Meyer) vu alors par plus de 100 millions de spectateurs. Il montre l'Amérique avant, pendant et après une attaque nucléaire soviétique.

Les années 80 voient aussi l'arrivée de la série Terminator qui introduit un élément nouveau : la guerre sans merci des machines, rendues artificiellement intelligentes, contre l'humanité. Dans *Terminator*, l'ordinateur central provoque un holocauste nucléaire qui anéantit la majorité des êtres humains. Toute la suite se situe dans un monde post-apocalyptique dans lequel les quelques survivants tentent d'organiser la résistance contre les machines. À ce canevas s'ajoutent des voyages dans le temps qui permettent de remonter à l'époque précédant la guerre nucléaire dans l'espoir de la prévenir. Au-delà du très efficace film d'action, la série, et notamment *Terminator 2 : Judgment Day* (1991), se révèle aussi l'une des dystopies les plus sombres et les plus angoissantes réalisées par Hollywood.

Deux films d'horreur (*Prince of Darkness* et *The Seventh Sign*) utilisent l'apocalypse biblique qui profitera d'un certain regain d'intérêt à l'approche de l'an 2000. Bien plus énigmatique et spirituel est toutefois *Le sacrifice* d'Andrei Tarkovski (1986) qui interroge le concept même de « sacrifice », à mille lieues du patriotisme tonitruant à l'américaine.

L'approche du millénaire

Millénaire oblige, le nombre de fins du monde double, passant à 26 dans les années 90 ! L'apocalypse biblique apparaît maintenant, de façon plus ou moins directe dans 6 films, généralement sous la forme de l'Antéchrist. *In the Mouth of Madness* est un film d'horreur, *End of Days* un thriller et *Dogma* de Kevin Smith une satire. En 1989, la chute du bloc soviétique sonne aussi le glas d'un monde qu'on avait fini par croire immuable. On proclame « la fin de l'histoire ». En perdant l'ennemi communiste, le monde, au lieu de gagner un peu de sécurité, perd ses repères. À la même époque, les frontières entre réel et virtuel se désagrègent sur le web et le monde virtuel réduit les êtres humains à l'esclavage dans *The Matrix* (1999).

Pour le reste, les films sont surtout de divertissement et d'action, comme *Armageddon* (Michael Bay, 1998) et *Deep Impact* (Mimi Leder, 1998), où des comètes menacent le monde, ou encore *Independence Day* (Roland Emmerich, 1993), dans lequel des extraterrestres permettent aux Américains de démontrer une fois de plus leur supériorité militaire. Dans ces films, la Terre est souvent montrée du cosmos, comme pour souligner sa fragilité mais aussi sa singularité qu'il faut préserver à tout prix. Les thèmes écologiques font d'ailleurs une réapparition, avec le réchauf-

fement climatique qui a plongé la Terre entière sous l'eau dans *Waterworld* (Kevin Reynolds, 1995) et une pandémie dans *Outbreak* (Wolfgang Petersen, 1995).

Mais le thème intéresse maintenant aussi le cinéma d'auteur. La Sept/Arte commande une série de 10 téléfilms sur le passage à l'an 2000. Trois des réalisateurs associent le sujet à la fin du monde. Dans *The Book of Life*, Hal Hartley met en scène Jésus atterrissant à l'aéroport JFK pour provoquer l'apocalypse, mais il est pris d'un doute. Le Canadien Don McKellar se demande dans *The Last Night*, ce que feraient les gens s'ils savaient que le monde disparaîtrait à un moment précis. Et si le monde ne finit pas d'un coup dans *Le trou* de Tsai Ming-Liang, le cinéaste taïwanais le voit anéanti à petit feu par la pollution et une étrange épidémie qui fait se terrer les humains dans leurs appartements et offre comme seule mais fausse échappatoire l'imaginaire et la nostalgie. Les frères Jean-Marie et Arnaud Larrieu jettent un regard plus détendu sur la fin du monde dans *Les derniers jours du monde* (2009), odyssée amoureuse sur les routes d'un monde qui court à sa perte, en proie à la passion et au chaos.

Entre le blockbuster et le film d'auteur, Terry Gilliam s'approprie *La jetée* (1962) pour en faire un remake original intitulé *Twelve Monkeys* (1995) dans lequel ce n'est plus la guerre nucléaire mais un virus (créé

par un médecin) qui provoque la fin d'une grande partie de l'humanité.

Après tout cela, le sujet aurait normalement dû se tarir après l'an 2000. Al-Qaïda en décida autrement. En attaquant le 11 septembre 2001 l'Amérique, les terroristes prennent en quelque sorte au pied de la lettre les scénarios-catastrophe de Hollywood et provoquent ainsi un choc psychologique qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Car jusque-là, il y avait certes un peu d'angoisse, mais au moins autant de jouissance à voir s'écrouler les gratte-ciel comme des jeux de cartes. Il y avait là un plaisir enfantin d'autant mieux assumé qu'on était assuré de retrouver le monde à peu près préservé en sortant de la salle. Désormais, on verra dans toute tour qui s'écroule une réminiscence du 11 septembre. Le monde va devenir un endroit très inhospitalier dont une des caractéristiques essentielles semble d'être l'état de guerre permanent. Le sentiment d'insécurité, le pressentiment d'une catastrophe et l'atmosphère de fin du monde deviennent alors au moins aussi importants que l'événement lui-même.

Après le 11 septembre

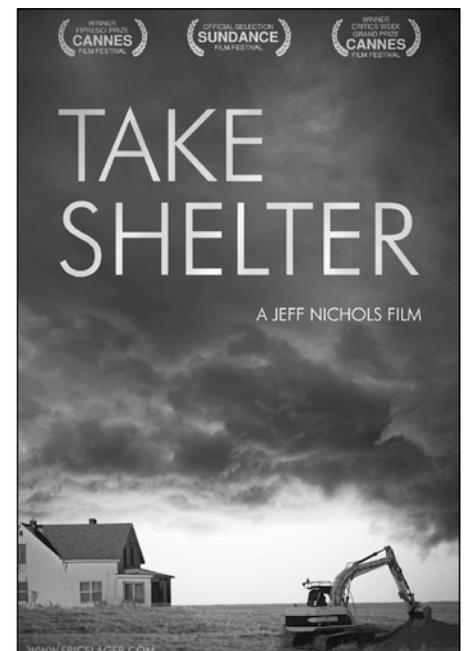
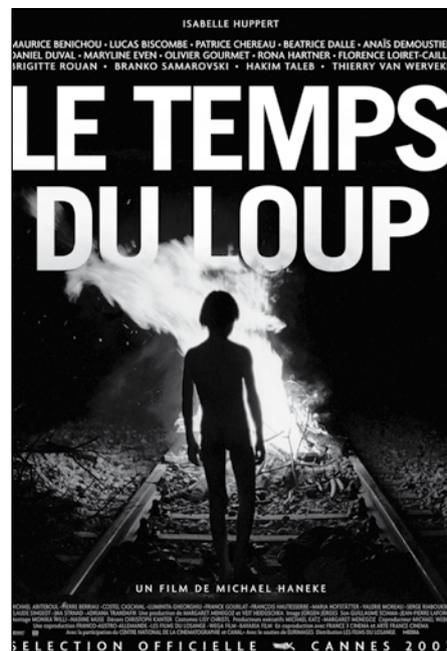
Comme une sombre prophétie de la catastrophe à venir apparaît ainsi rétrospectivement *Donnie Darko* de Richard Kelly dans lequel un étudiant a d'étranges visions

concernant la fin des temps. Dès les premières minutes, un réacteur d'avion tombé du ciel manque de le tuer, ce qui ne joue pas en faveur du film sorti à peine deux semaines après le 11 septembre! Charabia biscornu de références bibliques, scientifiques, philosophiques et de théories de la conspiration, le film installe une atmosphère d'angoisse irrationnelle qui résume assez bien celle de l'après 11 septembre.

23 films évoquent, sous une forme ou une autre la fin du monde dans les années 2000 à 2009. Celui qui est le plus évidemment inspiré du 11 septembre est la réadaptation en 2005 de *The War of the Worlds* de Steven Spielberg qui utilise de multiples références scénaristiques et visuelles à la chute des tours jumelles dans un film très sombre qui célèbre in extremis l'unité retrouvée de la famille face au danger.

Le terrorisme, les changements climatiques, puis la crise financière sont autant d'éléments qui semblent annoncer sinon la fin du monde du moins celle du monde tel que nous le connaissons. L'apocalypse religieuse disparaît et la pollution fait un come-back remarqué dans plusieurs dystopies comme *A.I. Artificial Intelligence* (2001), également de Spielberg et dans lequel ressurgit la peur de voir les ordinateurs prendre la place de l'humanité en grande partie décimée par le réchauf-

fement. Dans le film d'animation sud-coréen *Sky Blue / Wonderful Days* (Kim Moon-saeng, 2003), le thème de la pollution est mis en relation avec la lutte des classes, puisqu'une minorité privilégiée a appris à tirer bénéfice de la pollution (devenue source d'énergie) et a donc tout intérêt à l'augmenter! Dans le film d'animation américain *Wall-E* (Andrew Stanton, 2008), les êtres humains ont abandonné la Terre dévastée par la pollution à un robot solitaire chargé de la nettoyer. Dans *Children of Men* (Alfonso Cuarón, 2006), adapté d'un roman de P.D. James (1992), la pollution et diverses pandémies ont provoqué d'immenses flux migratoires vers la Grande-Bretagne qui tente de les refouler par des moyens militaires, suscitant en contrepartie des actes de résistance et de terrorisme qui transforment le pays tout entier en champ de guerre. De plus, les femmes sont devenues infertiles et l'humanité risque de s'éteindre. Le film mélange les renvois entre autres à l'Holocauste et à la guerre en Iraq. Dans le plus classique *The Day After Tomorrow* (Roland Emmerich, 2004), la fonte des glaces provoque le refroidissement soudain du Gulf Stream et une nouvelle ère glaciaire. À l'inverse, Manny, Sid et Diego voient leur monde se réchauffer dans le film d'animation *Ice Age: The Meltdown* (Carlos Saldanha, 2006). Et dans le nettement plus original (bien que pas tout



à fait réussi) *The Happening* de Night M. Shyamalan (2008), la Nature elle-même apprend à se protéger de la surpopulation qui la menace, en fabriquant une toxine qui pousse les humains au suicide !

Les épidémies (SRAS en 2003, H5N1 en 2005) commencent aussi à faire parler d'elles, provoquant régulièrement des vents de panique. Dans *28 Days* (2002) du Britannique Danny Boyle, un commando de défenseurs d'animaux libère des singes de laboratoire et avec eux le virus qui les infecte. Dans la nouvelle adaptation de *I Am Legend* (2007) avec Will Smith, c'est un vaccin contre le cancer qui fait muter les humains. Dans *Blindness* de Fernando Meirelles (2008, d'après un roman de José Saramago édité en 1995), c'est une épidémie d'origine inconnue qui rend aveugles les humains et plonge une métropole anonyme dans le chaos et la violence. Dans *The Road* (John Hillcoat, 2009, d'après un roman de Cormac McCarthy publié en 2006), une catastrophe inconnue, sans doute nucléaire, a ravagé la Terre et les quelques survivants errent dans un pays désertique, recouvert par les cendres, à la recherche du peu de nourriture qui reste, en tentant de ne pas retomber dans la barbarie. L'humanité rôde pareillement déboussolée dans un paysage dévasté et parmi des communautés livrées à la sauvagerie dans *Wolfszeit / Le temps des loups* (Michael Haneke, 2003) après un désastre également non précisé.

Face à ces visions post-apocalyptiques, certains films continuent à célébrer l'esprit d'entreprise et de sacrifice. Dans *Sunshine* (Danny Boyle, 2007), le soleil va s'éteindre en 2057, ce que tente d'empêcher une équipe d'astronautes qui va réussir à le rallumer grâce à une charge thermonucléaire. Dans *The Core* (Jon Amiel, 2003), le noyau terrestre s'arrête de tourner, ce qui brouille le champ magnétique terrestre laissant la vie sur Terre sans protection des radiations solaires, et doit donc être relancé.

En 2009, Roland Emmerich popularise, avec son film *2012*, la soi-disante prédiction des Mayas qui annoncerait la fin du monde pour décembre 2012. Dans sa version, une éruption solaire réchauffe le noyau de la terre, provoquant d'immenses tremblements de terre et des éruptions

de super-volcans auxquels seuls quelques humains échappent dans des « arches » réservées aux élites. Dans *Knowing* d'Alex Proyas (2009), un scientifique retrouve des prévisions écrites 50 ans auparavant annonçant la fin du monde suite, là encore, à une éruption solaire. Mais certains humains sont sauvés par des extraterrestres qui les emmènent sur une autre planète !

Plus on s'approche de cette année 2012 et plus le cinéma s'emballe. Depuis 2010, on ne compte pas moins de 13 films annonçant la fin du monde !

Dieu décide de punir les humains dans *Legion* (Scott Stewart, 2010) et l'humanité se met elle-même en danger en s'adonnant à des expériences scientifiques peu recommandables sur des chimpanzés dans *Rise*

[...] l'angoisse diffuse mais très oppressante qu'éprouvent beaucoup de gens face aux multiples annonces catastrophistes contre lesquelles ils se sentent impuissants.

of the Planet of the Apes (Rupert Wyatt, 2011). Dans *Contagion* (2011), Steven Soderbergh retrace méticuleusement l'avancée d'un virus mortel né de la rencontre improbable entre une chauve-souris et un porc quelque part en Asie et qui se propage à la vitesse grand V dans le monde entier en tuant en l'espace de quelques heures. Dans *Perfect Sense* (David Mackenzie, 2011), c'est une maladie plus mystérieuse qui se répand, annihilant les cinq sens des humains. Et en racontant toute l'histoire de l'humanité du Big Bang jusqu'à la disparition du soleil, *The Tree of Life* (2011) rappelle que tout a une fin mais si celle de la Terre semble encore loin dans le film de Terrence Malick, le sentiment de l'éphémère domine à nouveau dans beaucoup d'autres films. *Take Shelter* (Jeff Nichols, 2011) refait du « visionnaire » son personnage principal. Ce dernier est tourmenté par des visions apocalyptiques, le réalisateur nous laissant dans le doute s'il s'agit d'un délire paranoïaque ou si le cataclysme que « voit » le personnage va véritablement arriver. Ce que met en scène Jeff Nichols est l'angoisse diffuse mais très oppressante qu'éprouvent beaucoup de gens

face aux multiples annonces catastrophistes contre lesquelles ils se sentent impuissants. « The Storm is Coming » devient le leitmotiv de bon nombre de films. Dans le formidable *Beasts of the Southern Wild* (Benh Zeitlin, 2012), un cyclone rappelant Katrina dévaste un bayou séparé du monde civilisé par des digues, noyant sous les flots les animaux et les humains. Et la petite héroïne sait que le jour où les glaciers, là-haut au Pôle, s'effondreront, son monde disparaîtra pour de bon.

Enfin, trois films, tous sortis en 2011/2012, et tous rythmés par des count-down, ne laissent aucun espoir au spectateur : le monde va finir. La cause sera une catastrophe environnementale indéfinie dans *4:44 Last Day on Earth* (Abel Ferrara) ; la collision avec une comète dans *Seeking a Friend for the End of the World* (Lorene Scafaria) ; et une planète géante surgie de nulle part dans *Melancholia* (Lars von Trier). Les personnages qui vivent dans ces mondes pré-apocalyptiques doivent se préparer au pire, chacun à sa façon. Scafaria utilise l'annonce de la fin du monde pour réaliser une comédie romantique atypique tandis que Lars von Trier transfigure de façon magistrale sa dépression très personnelle. Selon le réalisateur, le film est né de son désir de « plonger la tête la première dans l'abîme du romantisme allemand », ce qui nous ramène aux origines de l'intérêt moderne pour le sujet. *Melancholia* est aussi le film qui met en scène de la façon la plus saisissante la fin du monde, et le film le plus radical puisque non seulement les êtres humains et la Terre disparaissent, mais avec eux toute vie dans l'univers. Et, à la fin, il ne reste que le noir. ♦

1 Zach Prewitt a réalisé sur Youtube un beau montage reprenant ces moments-clé du genre, « Apocalypse », <http://youtu.be/Mx9A0kvK4-g> (consulté le 12.11.2012).

2 La séquence de la destruction de New York est visible sur Youtube. Taper « Deluge - 1933 - Felix Feist » dans le moteur de recherche, <http://youtu.be/qFyDMKZie7M> (consulté le 3.12.2012)

3 Le film ne sera diffusé que 20 ans plus tard à la télévision britannique !

4 Les films choisis sont tous assez connus pour avoir eu une certaine répercussion sur le public du monde occidental. De ce fait, la plupart sont d'origine anglo-saxonne.